

Opinion

JEAN-LUC FÉMAL
Pascale SeysPhilosophe, auteure
et professeure d'université

■ Avec sa rhétorique brutale et raciste, l'Amérique de Trump donne de l'avenir aux vues antiques de Calliclès. Ce personnage de Platon méprisait les "ramassis d'esclaves et de moins-que-rien" et voulait voir au pouvoir les "plus forts".

que. Lors des récents incendies qui ont dévasté Los Angeles, les pauvres qui n'ont pu financer l'intervention de services de pompiers privés ont dû se résoudre, impuissants, à regarder brûler leur maison – l'édifice de toute une vie – dans les pleurs, tandis que de l'autre côté de la rue, sur le trottoir d'en face, les équipes de secours privés s'activaient à sauver les maisons des riches de l'assaut des flammes, offrant une illustration tangible et parfaitement inquiétante des valeurs de la nouvelle Amérique. Au regard des mesures que le Président, fort de nonante et un chefs d'inculpation⁽³⁾, s'est engagé à diligenter dès le lendemain de son investiture, le traitement des incendies de Los Angeles n'est probablement que les prémices d'un brasier à venir qui s'annonce comme notre pire cauchemar. Mais qui seront les soldats du feu ?

Inutiles

Inutiles signifie inutile, ce dont on n'a pas d'usage, ce qui n'est d'aucun secours, et, au sens étymologique exact, "sans profit". M. Auld, le cruel propriétaire d'esclaves, estimait que le seul profit d'un esclave était de servir la fortune de sa maison, s'agissant de la maison du plus fort et que ni la lecture, ni la culture, ni l'art n'étaient d'une quelconque utilité. À plus forte raison pour qui a vocation à être faible et incapable "par nature". La lecture "gâterait" le meilleur nègre du monde, mettrait en garde le propriétaire de l'esclave à l'épouse qui avait aidé un enfant noir à s'instruire. Sans doute le fort ne croyait-il pas si bien dire car le faible, affranchi par les livres, fut "gâté" dans un tout autre sens que celui qu'entendait le fort : il hérita, par la lecture, de la capacité à résister et, devenu adulte, il lutta toute sa vie en éveillant les opprimés au désir et au droit d'être libres à leur tour.

C'est ainsi qu'en 1857, l'ancien esclave Frederick Douglass, âgé de quarante ans, prononce dans la ville de Canandaigua, un discours aux accents universels dans lequel il enjoint à l'opinion publique de résister en limitant le pouvoir des tyrans d'agir en toute impunité : "Trouvez simplement ce qu'un peuple est prêt à subir en silence, dit-il, cela vous donnera la mesure exacte de l'injustice et du mal qui lui seront imposés, et cela continuera jusqu'à ce que se manifeste une résistance par les mots ou la violence, ou les deux. Les limites des tyrans sont fixées par l'endurance de ceux qu'ils oppriment"⁽⁴⁾.

Lire, c'est résister à toute forme de tyrannie à l'aide des mots. Est-ce un hasard si la racine latine du mot "libre", *libertas* dérivé de *liber*, désigne tout à la fois un homme libre et un livre ?

→ Toutes les notes sont à retrouver sur www.lalibre.be

CHRONIQUE

Travailler, c'est chiant

■ Les "boomers" se sont tués au travail. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes ne considèrent plus que le travail est une valeur. Ils veulent surtout vivre.

Francis Van de Woestyne
Journaliste

Travailler, c'est chiant" : ce slogan, ce constat, cette déception, cette affirmation... figurerait il y a quelques mois sur la pancarte d'un jeune homme d'une vingtaine d'années qui avait rejoint les rangs syndicaux en France. Objectif de la marche : s'opposer à la réforme des retraites voulue par le gouvernement. Non pas pour enquiquiner les Français, mais rendre le modèle finançable. Lundi 13 janvier, les camarades belges ont également défilé dans les rues de Bruxelles parce que les partis qui négocient l'Arizona envisagent de supprimer une partie des régimes spéciaux (pension possible à 55 ans pour les militaires et 56 ans pour les conducteurs de train).

Le regard négatif que l'on peut porter sur le travail n'est pas neuf. Quand Julien Clerc a repris, en 1978, *Travailler c'est trop dur...*, remise au goût du jour par Zachary Richard, il ne répétait en réalité qu'une chanson traditionnelle française de la Louisiane du XVIII^e. Mais à l'époque, dans les zones agricoles cotonnières, le travail était proche de l'esclavage.

Valeur ou charge ?

Le point de cette petite chronique n'est pas tant l'âge du départ à la retraite. Notre réflexion porte davantage sur le concept du travail : est-il une valeur ou une charge ? Valeur, diront les aînés. Charge, disent beaucoup de jeunes. Il n'y a pas lieu de juger, de savoir qui a raison ou tort. Essayons de mieux comprendre les aspirations profondes de la jeunesse. Et d'aider les jeunes à mieux accepter certaines remarques des aînés.

Ceux que l'on appelle les "boomers" (nés entre 1945 et 1963) se sont, pour la plupart, lancés à corps perdu dans le travail, y trouvant non seulement un motif d'épanouissement personnel mais aussi un moyen d'améliorer les conditions matérielles de la vie. Ce fut, aussi, une manière enthousiasmante de participer au projet d'une société dominée par la croissance, l'accumulation de richesses. On disait alors "gagner sa vie". Et même plus : partir en vacances, acheter une seconde résidence. Était-elle uniquement matérialiste, cette génération ? Pas nécessairement parce que les rêves, la recherche de sens, la spiritualité étaient déjà dans les cœurs. Mais sans doute les aspirations à plus d'intériorité n'étaient-elles pas exprimées de manière aussi forte qu'aujourd'hui. On taisait ses sentiments, on ne les exposait

pas comme aujourd'hui certains le font, souvent avec excès, sur les réseaux sociaux. Le travail participait donc, pour beaucoup, pas pour tout le monde, à l'épanouissement personnel.

Les attentes des jeunes

En deux générations, les choses ont bien changé. Les générations X (nés entre 1964-1978) puis Y (entre 1979 et 1994) ont poursuivi sur cette lancée, tout en veillant à établir un meilleur équilibre entre vie privée et vie professionnelle. La génération Z (1995-2010), qui arrive progressivement sur le marché de l'emploi, n'entend plus les choses de la même manière. Alors que les générations X/Y étaient, pour le dire succinctement, de grands "bosesurs" au risque de négliger leur famille, les jeunes nés à la fin du siècle dernier et après l'an 2000 ont une approche différente du travail. Les recruteurs et recruteuses dans les entreprises sont confrontés à ces changements. Ils font face à de jeunes diplômés qui, avant même de connaître les "charges" qu'ils auront à remplir, les devoirs qu'ils auront à accomplir, interrogent : quels seront mes avantages, combien de jours de congé aurai-je, combien de journées de télétravail ? Aurai-je une assurance hospitalisation, quel sera le montant de mon assurance groupe ?

Il faut dire, à leur "décharge", que les temps ont changé : il y a un plus grand partage des tâches au sein des familles. Il y a surtout cette énorme inquiétude sur la dégradation ultra-rapide de la planète qui pèse sur eux, le questionnement presque vital devant les menaces de guerre, la réponse insuffisante des politiques face aux démocraties qui s'éffritent... L'avenir leur paraît sombre. Pourquoi se tuer au travail ? Leurs attentes sont aussi différentes : la sobriété fait partie de leur style de vie. Les aînés aimaient "posséder" une, deux, trois voitures, les jeunes préfèrent la partager. Le permis de conduire n'est plus le Graal absolu, l'indispensable ticket d'entrée dans la vie d'adulte.

La question reste la même : comment vivre en harmonie ? Qui doit changer ? Les Z finiront par s'imposer. Et si les jeunes Z sont comme cela, aujourd'hui, il faut admettre que leurs parents n'y sont pas étrangers.

Une conclusion ? Le dialogue entre les générations est plus que jamais nécessaire et, surtout, ressourçant. Car les différences relient.